

**« Le sens commun et l'obéissance ne sont pas le résultat ou une conséquence ultime d'une éducation achevée ; ils doivent être, au contraire, les fondements précoces et premiers de la formation de l'être humain. »**



## 12 L'obéissance – Non merci ?

Les nazis ont réussi à discréditer l'obéissance. Ils ont fait croire aux gens que l'obéissance était une vertu *en soi*. Mais depuis, on a vu que l'obéissance n'est utile dans la vie que si elle s'accompagne de *compréhension* et de véritable *liberté*.

Je ne comprends toujours pas bien pourquoi, lorsqu'à peine je prononce le mot « obéissance », je ne rencontre que des reproches, du refus et même de l'agressivité. Pourtant, presque la totalité de l'activité didactique est en rapport, tout simplement et en définitive, avec la bonne disposition des élèves à obéir. Je voudrais examiner ici cette contradiction en montrant l'importance générale de l'obéissance dans le cadre de notre existence humaine.

Commençons par la psychologie de la perception. Comme nous le savons bien, nous – les humains – avons la capacité de ne pas percevoir le monde comme un chaos de stimuli sans lien entre eux. Au contraire, par la perception nous mettons de l'ordre et nous attribuons une *signification* à tout ce qui se présente à nos sens. D'une certaine manière, l'homme – en tant que sujet percevant – crée le monde qu'il expérimente en interprétant les stimuli.

Une caractéristique essentielle de cette élaboration interprétative des stimuli est que nous ne percevons pas les « objets » de notre champ de perception comme des *faits isolés*, mais comme des choses qui, d'une certaine façon, sont reliées entre elles, et de ce fait, acquièrent une signification. La perception génère une *structure* de significations que l'on appelle généralement *situation*. Cela n'a presque aucun sens de donner des exemples pour illustrer ceci, puisque en définitive, chaque acte *existentiel*, que nous pouvons exprimer par le langage, prend place dans une structure qui a un sens et qu'on peut

appeler *situation* : Nous attendons devant une cabine téléphonique qui est occupée, nous travaillons dans le jardin, nous sommes victimes d'un accident de circulation, nous visitons une exposition, nous restons face à un tableau. Les deux derniers exemples montrent qu'en transférant notre attention vers un secteur vaste ou vers un plus restreint, nous redéfinissons en même temps aussi la *situation* qui sert de base à notre expérience.

Ces considérations fondamentales restent en lien logique avec l'essence même de l'obéissance. En tant que sujets actifs, nous expérimentons chaque situation non pas comme quelque chose qui nous laisse indifférents, mais comme un fait qui *impose des exigences*. Savoir si ces *exigences* sont des réponses acquises ou non n'est pas important dans ce contexte-ci. Il s'agit uniquement de savoir que nous sommes tout simplement en mesure de répondre aux exigences de chaque situation, comme le fait de se tenir aux règles de conduite qui sont incontestablement liées à la nature même d'une *situation*. Un lieu sacré exige le silence, ou du moins, de parler à voix basse, de s'habiller décentement et de bouger modérément. Un autre type de comportement est demandé dans une discothèque, sur une plage, dans un bureau, un chemin de montagne, une cuisine après un repas ou sur une falaise. La vie de chaque personne, mais aussi la vie d'une société est presque entièrement stimulée et guidée par les exigences de chaque situation. Exigences que nous remplissons – presque imperceptiblement – avec une grande naturalité. Pour le dire autrement, adopter le comportement qui correspond à chaque circonstance, c'est la chose la plus naturelle du monde. Ou, si l'on préfère : nous *obéissons* à l'exigence qui nous est donnée en percevant une situation particulière.

Une situation devient ainsi *autorité*, et nous lui obéissons dans la plupart des cas. De ce fait, l'*obéissance* – comprise comme le comportement individuel face à une autorité (qui ne doit pas forcément être une personne) – est aussi, pour l'adulte, une chose aussi naturelle que de respirer et de manger. Ainsi, un comportement inadéquat équivaut presque à une *désobéissance existentielle*. En ce sens, les personnes qui *désobéissent* sont celles qui déambulent imprudemment sur des terrains dangereux et abruptes, traversent comme des insensées des rues à forte circulation, laissent des produits chimiques dangereux à portée des enfants, déposent leurs ordures à la forêt ou perturbent, dans une église, la dévotion des paroissiens par leurs blagues et leurs éclats de rire.

Naturellement, on pourrait se demander pourquoi est-ce que nous sommes disposés à obéir sans plus. Il y a pour cela deux raisons principales : La première, c'est que nous projetons fréquemment les règles dans la situation, elles

coïncident ainsi avec nos propres valeurs. Cela nous semble alors bon et sensé de les respecter. Et deuxièmement, la non observation des règles qui correspondent à une situation a souvent pas mal de conséquences désagréables : on peut être victime d'un accident, faire mauvaise impression, échouer, essuyer un refus, se faire critiquer, peut-être même se faire punir ou alors on devra payer une amende et tout ceci génère des sentiments douloureux.

En plus de ces *raisons* psychologiques qui expliquent notre obéissance quotidienne, on doit considérer aussi leur *signification* essentielle. La possibilité de la communication et du comportement social dépend beaucoup de comment, dans une société déterminée, diverses personnes perçoivent une quantité de situations de manière plus ou moins identique. Si cela n'était pas le cas, chacun vivrait isolé dans son monde. D'abord, le fait que les personnes adoptent un comportement adéquat face à une situation donnée fait que la vie en société soit supportable. Si la plupart des personnes ne se comportaient pas tout naturellement de manière appropriée selon les circonstances, notre monde ressemblerait à un asile d'aliénés et cela finirait par rendre encore plus fou celui qui l'est déjà. Ou, pour l'exprimer de manière plus nuancée : le fait que la plupart des personnes adopte naturellement les conduites appropriées aux diverses situations données garantit cette dose de naturalité indispensable sur laquelle on peut imaginer élaborer une vie sociale acceptable.

Avec cela, nous n'avons encore rien dit sur le fait de savoir si, et dans quelle mesure, dans certains cas l'observation des règles de conduite adaptées aux situations est *moralement bonne*. Il y a, en effet, de nombreuses situations dans lesquelles on considère tel comportement approprié mais, vu sous un autre angle plus exigeant, il est blâmable ou jugé incorrect. On peut observer le comportement de certains individus lorsque leur club a perdu, lorsqu'une grande partie de leurs membres est ivre ou a consommé des drogues, lorsqu'une bagarre bat son plein dans la rue ou lorsqu'une horde de soldats traverse les villages, saccage, tue, viole et brûle tout à son passage. Ceux qui commettent ces actes, une fois qu'ils sont à l'écart de ces situations violentes et destructrices, sont incapables de se les expliquer. Face à ces agissements il faut éduquer les adolescents afin qu'ils soient enclins à respecter les règles dans la mesure où elles respectent la vie et sont moralement irréprochables, mais par contre, qu'ils refusent d'obéir aux règles en vigueur si celles-ci cherchent à l'induire à se comporter de manière destructive et moralement blâmable.

Nous abordons ainsi le thème de l'éducation, et de ce fait aussi, celui de l'obéissance à l'école et au sein de la famille. La nécessité pour un maître d'exiger l'obéissance de ses élèves augmente en raison du besoin qu'ils ont d'apprendre à se comporter correctement, selon les circonstances. L'enseignant ne le fait certainement pas pour satisfaire ses fantasmes de pouvoir. Au contraire : cela lui pèse d'exercer son pouvoir et de devoir exiger de l'obéissance. Mais il le fait cependant pour que l'élève apprenne à reconnaître les règles de base face à une situation donnée, et à se plier à ces règles dans la mesure où elles sont moralement irréprochables. De ce fait, une autorité qui exige de l'obéissance apparaît toujours essentiellement comme *gardienne d'une situation qui règle la vie*. C'est ainsi qu'un maître réagit si, pendant la classe de mathématiques, un élève transforme sa feuille d'exercice en petit avion et le fait planer au dessus de ses camarades. Alors que la même attitude est accueillie favorablement dans la leçon de travaux pratiques, en somme, tout dépend de la *situation* ou *circonstance*.

Si je devais diriger aujourd'hui une classe, je parlerai souvent à mes élèves de ce thème que j'aborde ici. Je leur montrerai que tout adulte éduqué *obéit* tout naturellement, du matin au soir, à ce que chaque situation lui exige. Je leur montrerai que *devoir obéir* n'est pas quelque chose à laquelle on puisse renoncer lorsqu'on parvient à l'âge adulte mais qu'au contraire : *savoir obéir* fait partie de l'essence de chaque adulte responsable et c'est une caractéristique fondamentale de « l'adulte véritable ». Adopter le comportement qui convient à chaque circonstance est un signe de maturité.

J'irai plus loin, et je leur dirai aussi que dans certaines circonstances il faut pouvoir refuser de se comporter correctement et opter pour des attitudes rebelles ou même révolutionnaires. Je leur expliquerai qu'il ne faut pas confondre, à aucun moment, le refus qui obéit à la conscience et qui correspond à un véritable sentiment de responsabilité, avec un entêtement tenace et le triomphe des intérêts égoïstes. Mais je ne songerai jamais à encourager mes élèves à se rebeller contre *toutes* les conventions sociales et je ne les induirai pas à confondre rébellion immature, refus asocial avec la véritable autonomie.

À part l'objectif anthropologique et pédagogique déjà mentionné, pour développer chez l'homme en devenir l'obéissance – comprise correctement – il faut se demander si l'obéissance est importante pour la qualité de l'enseignement. La réponse est simple : Elle est une *condition* indispensable à l'enseignement. L'école comme institution compte tout naturellement – pour l'élaboration de tous ses fondements et objectifs (obligations scolaires, plan d'études, matériel

didactique) – sur l'obéissance des élèves, des parents et des maîtres. Sans obéissance, il est impossible de mettre sur pied une leçon. C'est tellement évident qu'il n'y a plus rien à dire à ce sujet.

L'obéissance, en tant que fondement psychologique, est essentiellement décisive pour permettre de réaliser la formation dans le sens véritable du terme, c'est-à-dire remodeler, développer et élargir la personnalité de l'élève. Obéir c'est être disposé à répondre positivement à certaines demandes. Ceci est précisément nécessaire pour pouvoir apprendre quelque chose. C'est pour cela que – en plus du manque de capacité pour apprendre – *l'entêtement* est un des obstacles majeurs pour atteindre le succès souhaité dans la formation. Malheureusement, on tend à confondre *l'entêtement* avec *l'originalité* ou *l'autonomie*. Ces dernières sont des qualités bien évidemment souhaitées et nous devons les encourager pédagogiquement. À l'opposé, *l'entêtement* n'a pas de raison d'être et il est toujours destructif. *L'entêtement* essaie uniquement – contre toute logique et exigence légitime – de refuser ou du moins de *faire les choses autrement* ou d'*être différent* par principe, c'est une forme atroce d'autodéfense compensatrice. Si nous ne parvenons pas à détecter *l'entêtement* et à le vaincre peu à peu, avec beaucoup de patience et de compréhension, il finira par se transformer en attitude rétive et en aveuglement. Les *têtus* sont des personnes fermées à toute objectivité. L'entêtement négatif est complètement opposé à ce que j'ai présenté dans le chapitre précédent comme étant une condition indispensable pour la formation, soit : *l'ouverture*.

En résumant, on retient que la capacité à obéir n'est pas simplement un objectif d'enseignement pour permettre une vie en société et que ce n'est pas non plus une condition pour pouvoir organiser l'enseignement. Bien au-delà, c'est l'attitude fondamentale pour accepter les choses, pour s'ouvrir à ce qui est nouveau et de ce fait, c'est une base pour l'apprentissage, la formation et particulièrement aussi pour augmenter la qualité de l'enseignement. Le refus de la nouveauté, des autres, l'opiniâtreté, l'entêtement et finalement le caprice constituent, au fond, des obstacles pour l'apprentissage et la formation qu'il faut détecter depuis le début et qu'il faut traiter avec des stratégies éducatives ayant une base psychologique.

L'obéissance n'est pas un problème théorique actuel, il en était un déjà pour Pestalozzi. En tant qu'élève de Rousseau, il a voulu éduquer son propre fils sans le contraindre à obéir. Le fragment de son journal écrit en 1774 montre qu'il a très vite déchanté. En tant que comptable il a évalué les arguments favorables à la liberté et ceux favorables à l'obéissance et il est parvenu

à cette conclusion significative : « *La vérité n'est pas unilatérale. La liberté est une bénédiction, tout comme l'obéissance. Il nous faut réunir ce que Rousseau a séparé. Convaincu que l'obéissance était une restriction insensée qui réprimait l'humanité et causait sa misère, il n'a mis aucune limite à la liberté* » [Sämtliche Werke. (Œuvres complètes) 1,127]

Un bon quart de siècle plus tard, Pestalozzi s'est demandé quelles étaient les facultés psychologiques de l'enfant qu'il fallait développer pour éveiller sa vie morale. Et c'est ainsi que Pestalozzi est parvenu aux trois émotions essentielles, c'est-à-dire : l'amour, la confiance et la gratitude. Il a reconnu ainsi que l'obéissance était la base indispensable du comportement moral. Selon Pestalozzi, celui qui croit pouvoir renoncer à l'obéissance, laisse l'enfant à la dérive.